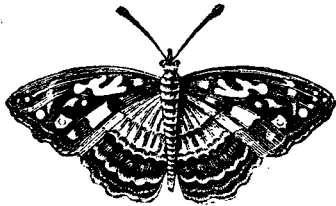


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue Romarin, n. 1; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

St-Laurent-du-Pont.

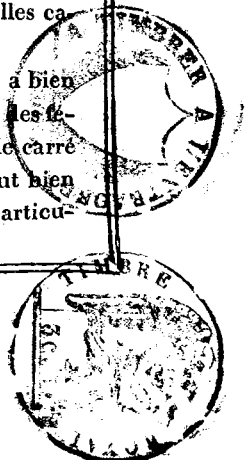
(Esquisse dauphinoise.)

St-Laurent-du-Pont, le plus pittoresque village du Dauphiné, est assis à l'entrée d'une gorge profonde, dans laquelle est tracé le chemin de la Chartreuse. Le plateau où s'étend le village peut être figuré par un cône très-ouvert; de son extrémité aiguë s'échappe un torrent qui fuit à la gauche de St-Laurent; sur toute la ligne qui forme la base du cône sont éparpillées, ça et là, sans symétrie, deux rangées de maisons aux toits gris et élancés: la route inégale qui les sépare est aux trois quarts comblée par des sapins dépouillés de leur écorce, par des muets crottés ou étiques, et par une nuée de paysans. Le bruit, les cris, les jurons qui se choquent et se croisent dans l'air contrastent d'une manière peu harmonieuse avec la majesté de ces montagnes droites et chevelues, avec cette nature grande et variée, si prodigue de couleurs et de richesses. Les eaux acres et argentées de la Chartreuse forment au flanc de St-Laurent-du-Pont une nappe unie et délicieusement contournée par une pelouse toujours verte et des milliers d'arbres en faisceaux. Ce lieu tient de la féerie, des *Mille et une Nuits*, de tous les prestiges d'une nature orientale; cela fait rêver des rêves étranges; cela vous chante une musique in-

compréhensible, sublime, à vous briser les nerfs; cela vous dit à l'oreille de ces mots bibliques éclos sous la foudre au mont Sinaï! Cela est vierge, neuf, primitif.

Mais ce qui devrait être l'âme de ce corps grandiose; mais l'usufruitière de ces montagnes, de ces eaux, de ce ciel, gaspillant à qui mieux mieux la propriété divine; la race humaine, enfin, est quelque chose de si triste et de si incomplet, à St-Laurent, qu'un seul chapeau de paille se dessinant sous une crevasse de rocher, derrière un groupe d'arbres, suffit bien, et au delà, pour vous rappeler, aujourd'hui et toujours, à la ville comme dans les campagnes, l'animal malfaisant, l'animal rongeur faisant et défaisant, sur de mesquines proportions, ce qui est beau et juste; — et que, si de modernes vandales, harnachés de cordons et de diplômes de savant, détruisent sans pitié nos dernières cathédrales, grattent et couvrent de craie nos derniers monuments, il existe aussi des *crétins* du nord, sans langage, sans formes, leurs dignes confrères, se ruant et se vautrant à plaisir sur les derniers retranchemens de la poésie nos montagnes, ces belles cathédrales de Dieu!

La femme de la Chartreuse et de St-Laurent a bien ce qu'on peut appeler vulgairement des bras, des coudes, des tibias; quelque chose de rond ou de carré sur les épaules. A distance donnée, cela peut bien jouer la personne naturelle; cela ploie sur ses articu-



lations ; cela peut être supérieur à un automate, mais voilà tout. On me montra avec une sorte d'orgueil, lors de mon passage à la Chartreuse, la plus jolie fille du pays : hormis des bras rouges et marbrés, des mains immenses, un pied bot, une jambe d'hercule, un nez épâté, une bouche très-souple, Marie n'était pas à dédaigner ; elle avait ce qui manque d'ailleurs à presque toutes les femmes de Grenoble : de beaux yeux noirs et des dents blanches.

St-Laurent-du-Pont se civilise, ou dégénère, comme vous voudrez. — On y estropie un assez mauvais Français, et je ne serais pas étonné d'y voir établie par la suite une école de paysagistes ; les habitans vous parleront, vraiment, des peintres distingués qui s'y rendent chaque année. On y connaît presque le *faire de Roqueplan* et d'Isabey. Aux mois d'août et de septembre, il y a une telle surabondance de voyageurs, voyageurs à pied, à cheval, à mule ; milords, artistes, flaneurs, que tous les habitans sont hôteliers alors, et distinguent à la coupe de l'habit, aussi exactement qu'à Paris et Versailles, le lord, l'artiste et le flaneur, et leur mesurent, à un degré plus ou moins élevé, le respect, les prévenances, ou la simple politesse.

St-Laurent-du-Pont est le Versailles de Grenoble.

B. JOUVIN.

LE MANTEAU.

Un simple habit fut long-temps ma toilette ;
Il était vieux, c'était là son défaut,
Et d'un manteau vite j'ai fait l'emplette,
Mais ne l'ai point payé, ce qu'il me vaut.
Il m'a changé, je ne suis plus le même ;
Dès qu'on me voit, on lève son chapeau,
Et l'on dirait que tout le monde m'aime.
Allons, Laurent, brosse bien mon manteau !
Brosse bien, brosse bien mon manteau !

De tant d'égarés, franchement, je peux rire ;
Je n'ai ni croix, ni rang, ni dignités,
Et ces honneurs que ma présence attire,
On sait souvent comme ils sont mérités.
Qu'ai-je donc fait pour tant de déférence ?
J'ai, tu le vois, pris un meilleur fourreau ;
Avec les sots, il faut de l'apparence.
Allons, Laurent, brosse bien mon manteau !

Si tu savais avec quelle assurance,
Sous ce costume, on peut faire du bruit ;
Tout est permis, même l'impertinence.
Moi, ce n'est pas l'habit qui me séduit ;
J'aime bien mieux ton air de bonhomie ;
Il n'en est point sous un pareil rideau ;
Mais il faut voir la bonne compagnie...
Allons, Laurent, brosse bien mon manteau !

Eh quoi ! jadis de mes jeunes maîtresses,
Au coin du feu, nous causions quelquefois ;
Mais, à présent, tu fais des politesses,
N'est-ce donc plus ton maître que tu vois !
Ne maudis pas le sort qui t'a fait naître !
Ce vêtement, ami, n'est qu'un fardeau ;
Il ne saurait pour toi changer ton maître.
Allons, Laurent, brosse bien mon manteau !

C'est un aimant, car, sans cesse, il attire
Entre mes bras plus d'un gentil minois.
Je suis content, mais je ne puis te dire,
S'il rend heureux mon cœur comme autrefois.
Garde-le bien pour la saison prochaine ;
Je veux encor rebriquer de nouveau.
Un talisman est caché sous sa laine.
Allons, Laurent, brosse bien mon manteau !
Brosse bien, brosse bien mon manteau.

GRAND-THÉÂTRE.

Le drame moderne, ou plutôt la tragédie moderne, car cela est notre tragédie à nous, tragédie poignante, incisive, appropriée à notre imagination blasée, et aux mœurs qui pèsent sur la surface de notre époque ; la tragédie moderne, disons-nous, vient de s'enrichir d'un nouveau fleuron. Et, à propos de *Lucrece Borgia*, dont nous donnerons tout-à-l'heure l'analyse, qu'on nous permette quelques réflexions d'art, car l'art a besoin d'être étudié et discuté aujourd'hui comme une loi de la Chambre, comme un traité diplomatique.

L'art n'est pas un, il est multiple ; comme le diamant, il a mille facettes et mille feux. Il fut long-temps garrotté par la routine, et le génie même des Racine et des Corneille crut devoir s'humilier sous les fourches caudines des rhéteurs de collège et des pédans d'in-folios.

La révolution opérée depuis quelques années dans les idées, en brisant tout ce qui était gothique et absurde, a brisé les langes dont l'art dramatique se trouvait enveloppé depuis sa naissance. Jadis on trouvait commode de copier l'antique, de faire des académies morales, comme David peignait des académies physiques, et la littérature scénique se trouvait tirée au cordeau à l'égal d'un jardin de Lenotre. Le jardin anglais est venu pour elle, et la liberté a surgi pour le talent comme pour la politique. Dumas et Victor Hugo se sont posés créateurs d'un nouveau genre ; sans autre règle que leur immense génie, sans autres lois que le besoin d'émouvoir, ils ont frappé leur cerveau, et de là sont sortis tout armés, comme la Minerve de Jupiter, *Henri III*, *Marion Delorme*, *la Tour de Nesle* et *Lucrece Borgia*.

C'est ce dernier ouvrage dont nous allons donner le calque fidèle, pour en examiner ensuite les défauts

et les beautés, car il y a de l'un et de l'autre dans *Lucrece Borgia* ; mais la masse du bien l'emporte de beaucoup sur les fautes que la critique pourrait reprocher à l'auteur. Il est vrai que, plus une étoffe est belle, plus il est facile de remarquer la tache qui en ternit l'éclat.

Nous sommes à Venise, au temps du carnaval. De jeunes seigneurs causent en plein air des crimes de la famille Borgia et de *Lucrece Borgia* surtout. L'un d'eux, Gennaro, officier de fortune, ennuyé de leurs effrayantes histoires, se couche sur un banc et s'endort. A son réveil, il ne trouve plus ses amis ; mais une femme est là, qui le contemple avec amour ; Gennaro se croit en bonne fortune ; au ton et au langage de cette femme, il reconnaît son erreur. Celle-ci lui parle de sa naissance, de sa mère ; la confiance s'établit entre eux, et Gennaro lui révèle tous ses secrets ; sa mère, il ne la connaît pas, il ne l'a jamais vue ; mais, tous les mois, il reçoit une lettre, et ces lettres font tout son bonheur ; il en tire une de son sein. — Lisez, dit-il ; — cette femme lit, et les pleurs étouffent sa voix.

Pendant cette scène, un personnage enveloppé d'un manteau descend d'une gondole, et se glissant dans l'ombre, observe un instant Gennaro et sa compagne, puis disparaît ; cet homme, c'est le duc de Ferrare, — cette femme, c'est *Lucrece Borgia*, duchesse de Ferrare ! Le duc est parti, méditant une vengeance contre Gennaro, qu'il croit l'amant de *Lucrece*. Après lui, survient un des jeunes seigneurs, qui, reconnaissant *Lucrece Borgia*, va prévenir ses amis ; ceux-ci accourent. *Lucrece* met son masque. — Arrachons-le, s'écrient les jeunes gens. — Vous ne le ferez pas, je m'y oppose, dit Gennaro d'une voix tonnante. — Soit, Gennaro ; mais si cette femme ne veut pas nous montrer sa figure, elle saura du moins qui nous sommes ! Moi, madame, je suis Maffio, dont vous avez fait empoisonner le père ! — Moi, madame, je suis Orsini, dont vous avez fait étrangler les frères et la mère ! — Moi, madame, je suis Liveretto, dont vous avez fait assassiner l'oncle ! — Grâce, grâce, messeigneurs ! — Opprobre sur vous, madame ! malédiction sur la fille incestueuse ! sur la sœur incestueuse ! sur la femme adultère ! Malédiction sur *Lucrece Borgia* ! — A ce nom, Gennaro recule d'horreur et de dégoût.

Le second acte se passe à Ferrare, où l'on retrouve les mêmes personnages qu'à Venise ; les jeunes seigneurs vénitiens sont venus en ambassade à la cour de Ferrare ; ils causent encore en plein air, comme dans le premier acte, des crimes de *Lucrece Borgia*, dont le palais est en face, à deux pas de là ; au dessus du portique, on voit écrit en lettres d'or le mot BORGIA. Gennaro, tirant son épée, fait sauter le B, il reste ORGIA. En apprenant cette sanglante insulte, *Lucrece Borgia* réclame du duc de Ferrare, son mari, une ven-

geance terrible. — Accordez-moi, s'écrie-t-elle, la mort du coupable, quel qu'il soit. — Je vous l'accorde, madame. — Avant qu'il périsse, je veux le voir. — Gennaro paraît. — A sa vue, *Lucrece*, éperdue, tremblante, demande grâce pour lui ; le duc refuse ; sa jalousie lui fait voir dans Gennaro un amant de *Lucrece*. — Choisissez, madame, qu'il soit tué à coups d'épée ou qu'il périsse par le poison ! — La duchesse, ne pouvant fléchir la haine du duc, choisit le poison, qu'elle est forcée de verser elle-même à Gennaro. Cela fait, le duc se retire, et la duchesse reste seule avec Gennaro à qui elle découvre l'affreuse vérité. Après de vives instances, Gennaro avale du contre-poison — il est sauvé.

Au troisième acte, les jeunes seigneurs vénitiens soupent chez une duchesse ; les fleurs, la musique, les femmes, les chansons, et surtout le vin de Syracuse, rien ne manque à cette fête étourdissante. On boit, on chante, on se querelle ; les femmes s'en vont ; les jeunes seigneurs boivent de plus belle et chantent de plus belle. Tout-à-coup, aux joyeux refrains de l'ivresse, se mêlent les accents graves et solennels du *De profundis* ; puis les portes de la salle s'ouvrent brusquement, et de longues files de moines noirs et blancs, psalmodiant d'un ton lugubre les chants des morts, se glissent autour des convives. Nous sommes chez le démon, s'écrie l'un d'eux. — Vous êtes chez moi, répond *Lucrece Borgia*, en se présentant tout-à-coup devant eux. — Et vous êtes tous empoisonnés, messeigneurs ! Voyez ! les tombes vous réclament. Et elle leur montre dans le fond cinq bières prêtes à recevoir leurs cadavres. — Il en manque une, madame, dit Gennaro, nous sommes six. — A la vue de Gennaro, *Lucrece Borgia* demeure saisie de désespoir et d'effroi. Restée seule avec lui, elle le supplie de prendre une seconde fois du contre-poison ; il refuse. — Non, madame, je mourrai ; mais je vengerai mes amis : Il tire son poignard et frappe ! *Lucrece Borgia* tombe en murmurant : Mon Gennaro, tu as assassiné ta mère !

Nous discuterons peut-être prochainement le mérite littéraire et scénique de *Lucrece Borgia*, nous contentant pour aujourd'hui d'en signaler le succès, succès contesté à la vérité par quelques esprits étroits qui ne veulent pas comprendre la révolution qui s'est faite en littérature, comme elle s'est faite en musique, en peinture et dans toutes les branches de l'art ; par des hommes peu familiarisés encore avec l'école romantique, et qui regrettent peut-être la vieille tragédie, avec ses alexandrins se traînant, deux à deux, comme des chevaux de fiacre, avec ses confidens obligés et ses interminables récits ; la tragédie enfin, comme la fait M. Viennet, le plus ridicule poète de notre époque.

Les artistes chargés de rendre cette brillante composition n'ont pas fléchi sous le poids. Welsch, dans Gennaro, a été chaleureux, passionné, entraînant, et il a donné tout ce que ses moyens physiques lui per-

mettaient de donner. M^{me} Cosson a bien rendu le dramatique personnage de Lucrèce; elle y a été généralement à la hauteur des situations, sauf à son entrée chez le duc au second acte, entrée où elle nous a paru un peu molle, d'autant que le duc dit un instant après : Vous êtes entrée chez moi, *comme la tempête*, et que nous n'avons rien vu dans M^{me} Cosson qui ressemblât à de la tempête. Nous avons cru parfois aussi retrouver dans sa diction quelque chose de l'ancienne déclamation tragique qui fait une anomalie choquante avec le drame moderne. A cela près de ces légères observations, nous n'avons que des éloges à lui donner. Nous n'en dirons pas autant de Berger qui a été d'une faiblesse extrême dans le rôle du duc d'Est, un des plus beaux de la pièce. Germain et Roux ont été très-convenablement placés dans les rôles de Maffio et de Jeppo, et l'ouvrage a été représenté d'une manière généralement satisfaisante.



TABLEAU

DE LA TROUPE DU GRAND-THÉÂTRE DE 1853 A 1854.

GRAND-OPÉRA, OPÉRA COMIQUE ET TRADUCTIONS.

Premiers ténors en tous genres, LECOMTE. — Premiers ténors, DÉRANCOURT (Liège). — *Philippe, Gavaudan*, AUZET (Brest). — Jeunes *Philippe, Gavaudan*, des premiers et forts deuxièmes ténors, EUGÈNE (Grenoble). — Seconds ténors, *Ponchard* et autres. LANGE. — *Colins*, GERMAIN. — *Baryton, Martin, Lays*, TILLY (Rouen). — Premières basses-tailles nobles et chantantes, GUSTAVE BLÈS. — Premières basses-tailles comiques et autres, HAUSSARD. — Deuxièmes basses-tailles en tous genres, GAGNON. — *Trial, Laruelle, Julliet* et *Vizentini*, ANDRÉ. — *Trial, Moreau, Féréol*, JANNIN. — Rôles de convenance, EDMON. — Grandes utilités, MATHELON. — Utilités, coryphées, haute-contre, FOULQUIER. — *Coryphées*, haute-contre, LAVIOLETTE.

Première chanteuse en tous genres, Mesd. DÉRANCOURT (Liège). — Forte première chanteuse et les contre-alto, BIBRE-VADÈ (Nantes). — *Dugazon, Philis*, travestis, des premières et fortes secondes chanteuses à roulades, VALMONT (Grenoble). — Premiers et seconds soprani en tous genres, *Dugazon, Gavaudan*, GUSTAVE BLÈS. — Deuxième *Dugazon*, corset, travestis, JANNIN. Duègnes en tous genres, et mères *Dugazon*, AUZET. — Duègnes et rôles de convenance, BRUNET. — Utilités, accessoires et coryphées, CHEVALIER. — *Coryphée*, PAULINE.

Seize choristes femmes. — Seize choristes hommes.

Premier chef d'orchestre, M. CRÉMONT, ex-chef des théâtres royaux de l'Odéon et de l'Opéra-Comique. — 2^e chef, M. George HAINL l'aîné.

COMÉDIE. — DRAME.

Forts premiers rôles et pères nobles, AUZET. — Jeunes premiers rôles et jeunes premiers, CHAPIZEAU. — Deuxièmes amoureux et jeunes premiers, GERMAIN. — Deuxièmes et jeunes rôles d'amoureux, ALLERME. — Financiers, grimes et manteaux, CHAZEL. — Troisièmes rôles et raisonneurs, ROBLIN. — Premiers comiques, DUPREZ. — Premiers et deuxièmes comiques, DOLIGNY jeune. — Deuxièmes comiques et des premiers, ANDRÉ. — *Idem.* JANNIN. — Financiers, paysans, caricatures, etc. GAGNON. — Rôles de convenance, — EDMON. — Utilités, MATHELON. — Accessoires, LOUIS ESSE.

Premiers rôles en tous genres, Mesd. COSSON. — Jeunes premiers rôles et fortes jeunes premières en tous genres, POUGAUD (Bruxelles). — Jeunes premières et ingénuités, MEYNIER (Lyon). — Deuxièmes amoureuses, TILLY. — Soubrettes, LONGAYROUX. — *Idem.* JANNIN. — Caractères et mères nobles, AUZET. — Deuxièmes caractères et rôles de convenance, BRUNET. — Utilités, CHEVALIER.

BALLET.

Maître des ballets, MM. — Répétiteur des ballets, FLOTTE. — Premier danseur noble et premier rôle mime, FINART (Londres). — Premier danseur demi-caractère, MARTIN. — Second danseur, ROUGE. — Premier danseur comique, EUGÈNE MEYRONET (Marseille). — Rôles mimes, REVILLY.

Première danseuse et première mimé en tous genres, Mesd. LECOMTE. — Jeune première danseuse et seconde, ELISA (Londres). — Seconde, et première danseuse au besoin, HÉLÈNE. — Troisième et deuxième danseuse, des coryphées, CAROLINE. — Rôles à baguettes et mimes, JOSEPHINE NIQUE.

Seize figurans. — Seize figurantes.

— Un des aides de l'exécuteur des hautes-œuvres, le même, dit-on, qui a mis dernièrement à mort le condamné Guerre, vient de se rendre coupable d'un crime horrible. Il a assassiné d'un coup de couteau porté au milieu de la poitrine, et qui a pénétré très-avant, une jeune fille des Charpennes, avec laquelle il avait des relations intimes. Il est arrêté, et entre les mains de la justice. Qu'on dise à présent que les supplices publics corrigent les mauvais penchans. Certes, personne n'était plus à même que cet individu d'éprouver de près la terreur salutaire que la loi a eu en vue en promulguant les peines dues au crime, et cependant cette impression profonde ne l'a pas retenu !

Logogriphe.

Souvent je fends le cœur alors que j'ai ma tête;
Je fends les eaux quand je n'ai plus ma tête.